

MOURIR IN EXTREMIS

Frédéric Baillelte

Qu'elle survienne au cœur ou en marge de l'exploit, la mort de « l'explorateur de l'extrême », du « sportif de l'impensable », ce « nouvel aventurier », défricheur de l'impossible, est toujours prématurée, injuste, choquante, voire hérétique. Elle jette un froid dans le feu de l'action, elle gâche le spectacle, dérange en rompant brutalement une trajectoire de vie pleine, intense, en brisant une asymptote de jeunesse. Cette rupture est en totale contradiction avec un système qui exalte la passion, la « fraîcheur de vivre », le dynamisme, l'énergie (toutes qualités aux antipodes de la déchéance, de la dégénérescence et de la décomposition). La course à l'extrême, au dépassement de la limite de la limite, est une injonction à la vie, une vie rapide, exubérante, exemplaire, écumante de santé. La mort sportive est donc toujours incongrue, paradoxale. Le sport n'est-il pas présenté par ses laudateurs comme la vie même ! « Sans le sport, écrivait Paul Vialar, [la vie] n'est qu'une longue hibernation d'où on n'émerge que pour mourir [...]. Le monde est un cimetière où seuls les vrais vivants sont des sportifs »¹.

L'athlète est un croqueur de vie, sujet à une boulimie de vivacité, à une intoxication d'exploits et de records, il est un maniaque, un obsédé du « toujours plus ». Mettre un terme à cette frénésie de mouvement, ralentir son effort et c'est, pour lui, déjà s'apprêter à mourir, s'altérer et se laisser périr. « Je me lève tous les matins à 6 heures pour courir, qu'il pleuve ou qu'il neige, déclare un patron de 27 ans. Si vous vous dites "Tiens, ce matin, je reste au lit", c'est le début de la fin » (*Libération*, 14 mars 1987).

Au terme du trajet sportif est attendu un supplément de vie, une apothéose de vitalité, un orgasme de « nouvelles sensations »². Après

1. Paul Vialar, *Le Sport, Notes et maximes*, Paris, Hachette, 1963, p. 8.

2. Le mensuel *Nouvelles sensations* (13 numéros parus) se définissait comme « Le magazine des sports fous », le magazine « à l'heure de la sensation vraie ».

l'enfer, un délire de plaisirs. La mort ne fait pas partie du projet initial, elle n'est pas préméditée ; c'est toujours un dénouement heureux qui est escompté. De leurs défis « insensés », de leurs « premières », les « fêlés de l'extrême » pensent toujours revenir. Même en cas de coup dur, il est logique d'en réchapper, de s'en sortir. Tentatives et expéditions sont réglées avec minutie. Elles sont programmées. « L'empirisme, le coup de tête, sont passés de mode, précise ainsi la revue des *Nouveaux Aventuriers* [...]. L'aventure est aujourd'hui codifiée, pensée, maîtrisée, scientifique, quadrillée, humanisée [...]. On ne part plus à l'aventure. On prépare une aventure [...]. Désormais la science vole au secours de l'aventure »³. Les aventuriers modernes durcissent toujours plus leurs courses dans la sécurité d'un matériel hyper-sophistiqué, d'un entraînement très pointu, d'une musculature irréprochable, à toute épreuve. En cas de défaillance, il y a toujours une balise de détresse prête à se déclencher, une pilule miracle à absorber, un « junk » d'adrénaline qui transcende, toute une logistique militaro-technique qui se déploie.

Les sports extrêmes (tout comme les activités sportives compétitives qui s'extrémisent) sont en quelque sorte aussi un entraînement contre la mort. L'aventurier sportif s'emploie à repousser inexorablement les barrières du vivant, à explorer les chemins de l'avant-mort, à s'y accoutumer pour s'en protéger et en déjouer les pièges. Dans ces « voyages au bout de la vie »⁴, aux « confins de la résistance », dans ces « expériences proches de la mort », il s'épuise, perd connaissance, s'évanouit pour ressusciter encore plus en forme, explosant de santé, riche d'un savoir unique, d'une connaissance limite : Jean Bernard Bonnet bat le record du monde de saut en parachute sans oxygène : saut à 11 000 mètres, ouverture du parachute à 8 500, « des minutes inoubliables... J'ai retenu ma respiration et là, j'ai senti un voile devant le soleil, il fallait ouvrir avant de perdre connaissance... »⁵. Les « allumés de la fun aventure » surfent des « vagues tueuses », flirtent avec des « zones de mort », approchent la grande faucheuse au plus serré, la tutoient, pour s'en faire une connaissance, une partenaire pour l'apprivoiser.

3. Gérard Ejnes, « L'aventure est humaine », *Les nouveaux aventuriers*, n° 13, juillet-août 1989.

4. Ainsi, « au plus dur de l'effort [chez les virtuoses de l'aviron], on a envie de vomir, les muscles brûlent, les jambes sont tétanisées, la souffrance est totale. À ce moment-là, on a parfois l'impression d'atteindre le point de rupture. On se dit qu'on va passer le cap... ». Christian Montagnac, « Voyage au bout de la vie », *L'Équipe*, 8-9 août 1981.

5. « Aventure : la folie de l'extrême », *Le Nouvel Observateur*, 12-18 janvier 1989, p. 10.

Mais les « cinglés » de l'impossible, de « irréalizable » ne sont pas si « givrés » qu'ils veulent le faire croire. Au terme de leur entreprise, ils ne s'attendent pas à mourir : aux limites de l'extrême, la mort survient toujours de justesse, *in extremis*, comme par hasard, sans faire exprès, ... et pourtant... !

MOURIR « FREE, FAST AND CLEAN »⁶

Cette mort qui arrive sans prévenir, d'un coup, au milieu d'un vertige de vie, n'est-elle pas en fait désirée par les pratiquants, n'est-elle pas recherchée, appréhendée comme « une belle mort », une mort somptueuse, idéale ?⁷ La mort les surprend dans le vif de l'action, furtivement, subrepticement, à l'improviste. Ils meurent vivants, débordants de santé, en super forme. La mort surgit vive et efficace, elle est foudroyante, précise, sans préavis, elle ne laisse pas le loisir de s'appesantir sur son sujet, d'autres pensées accaparent, occupent et distraient : ce jour-là Didier Pironi roulait à 300 km/h sur le circuit d'Hockenheim lorsqu'il toucha le pneu de la Renault de Prost. « Ma voiture a décollé comme une fusée, racontera-t-il plus tard. Elle est montée très haut. Dans ces cas-là, comme dans tous les accidents, la première pensée est de se dire : "Merde alors, la voiture va bien, très bien même et je vais la casser ! Il va falloir que je prenne le mulet, la voiture de remplacement". C'est alors que je me suis rendu compte que j'étais à la cime des arbres. La voiture a commencé à piquer et je me suis dit froidement : "C'est fini". Je voyais le sol arriver et je savais que j'étais trop peu protégé pour avoir une chance de m'en tirer. La voiture s'est écrasée, l'avant s'est replié sous elle, broyant mes jambes. Peur ? Non. Pas eu le temps. Pas de pincement de cœur, pas de sueur froide, pas d'angoisse. La certitude simplement que j'allais mourir »⁸. Hyper concentré, l'attention toute mobilisée par la réalisation technique de son projet, obnubilé par sa course, le héros moderne

6. « Free, fast and clean » est notamment le slogan des « free climbers » : la new-wave de l'escalade. Ces fanas de « l'escalade propre » s'engagent dans des parois vertigineuses en solo intégral, sans corde, sans assurance, ni pitons. Cf. Yannick Blanc, « L'overdose en escalade, ça s'appelle la chute », *Actuel*, n° 18, avril 1981, p. 120.

7. « Aujourd'hui on parle de belle mort, c'est-à-dire subite, inconsciente et sans douleur : mourir dignement, c'est quitter proprement la vie sans avoir subi la dégradation physique ou mentale ». Louis-Vincent Thomas, *Rites de mort*, Paris, Fayard, p. 132.

8. « Le risque et la passion », *Géo Magazine*, n° 46, décembre 1982.

n'a pas le temps de réaliser. Il ne comprend pas, ou comprend trop vite. Il est englouti, happé par la mort. Christophe Profit, un des leaders de l'aventure alpine, affirme, lui, qu'il « préférerait mourir dans un truc énorme, ne rien voir venir, plutôt que dans un lit ». (*Libération*, 18 août 1987). Quant à François Damilano, un autre « accro » de la montagne, sa spécialité est une sorte de « baiser de la mort à la montagne » : il s'attaque aux séracs, d'énormes blocs de glace qui risquent de se détacher à tout moment. « Je ne le fais pas par provocation. Ni parce que je suis un suicidaire [...]. Je calcule les risques », assure-t-il, avant d'ajouter : « J'aime le côté éphémère des séracs. Un jour, on l'escalade. Le lendemain, il n'est peut-être plus là » (*L'Équipe Magazine*, n° 393, 21 janvier 1989).

Les tribulations des « défricheurs de l'impossible » nous propulsent dans une autre dimension, presque de la science-fiction, vers des régions inexplorées, des zones d'ombres, d'un humain inconnu, inhumain, surhumain. Ils explorent et « promotionnent » de nouvelles figures du mourir : explosives, dynamiques, toniques, où l'on meurt en « s'éclatant », où l'on se « destroy » en pleine euphorie, en pleine jouissance, dans un décor grandiose, un lieu secret, sauvage, magique : un « spot », en pleine féerie, comme dans un rêve, avec le « cœur fluo », dans une apothéose de poudreuse, d'écume, de fer ou de flammes.

« C'est rapide dans l'espace. La mort, raconte un personnage de science-fiction, elle arrive d'un coup, on n'attend pas. La plupart du temps, tu ne t'en aperçois même pas ? tu est mort, c'est tout »⁹. Dans l'espace désertique des dunes de sable qui sert de cadre au rallye Paris-Dakar, (« la plus grande aventure humaine qui existe » selon l'expression d'un des organisateurs), certains concurrents se pulvérisent, eux, en toute sécurité, presque confortablement. Kees Van Loevezijn, par exemple, est mort sur le coup, éjecté de son monstrueux Daf Turbotwin : « 10 tonnes, mille chevaux, 8,5 secondes pour passer de 0 à 100 km/h, des pointes à 180, [...] toutes sirènes hurlantes, tous phares allumés », ce « routier de l'apocalypse » bondissait de dunes en dunes, filait « comme l'éclair sur le dur », « dans son habitacle régnaient une étrange sensation de domination », celle que lui conférait la puissance de ses turbos. C'est à près de 200 km/h que le Daf double le Mitsubishi de Fontenay-Masmarra, pourtant déjà « à fond ». « C'est vraiment impressionnant, racontera le pilote sidéré. Alors nous ne le quittons pas des yeux. D'un seul coup ils ont abordé une petite ondu-

9. R. Bradbury, cité par Louis-Vincent Thomas, *Civilisation et divagations*, Paris, Payot, 1979, p. 5.

lation [...]. L'avant s'est soulevé, est retombé. S'est redressé de nouveau et retombé. Le mouvement prenait de l'ampleur à chaque fois. Au troisième rebond, le camion a décollé des quatre roues et a vrillé en l'air. Il est retombé sur la roue avant droite avant de partir dans une série de tonneaux. Cinq ou six. Ça a été l'enfer. Du gigantesque nuage de poussière, des morceaux de camion jaillissaient dans tous les sens [...]. Le camion reposait sur le côté gauche, complètement disloqué. Les côtés s'étaient volatilisés [...]. L'équipier de droite [...] avait été éjecté à travers le pare-brise. Il était à trente mètres au moins de l'épave, encore harnaché sur son siège. Son casque avait été arraché. Il était mort [...]. Je crois que ce n'est la faute de personne. La cabine a tenu. C'est l'impact qui a dû être terrible avec la masse de l'engin. Ça aurait pu être nous. Nous voyons souvent le camion sauter de la sorte. Simplement il y a eu une bosse de trop qui l'a déséquilibré. C'est la course ». (*L'Équipe*, 11 janvier 1988).

La mort advient au moment même où l'on se croyait indestructible, invincible, « hyper-vivant ». La force de l'anéantissement est proportionnelle à cette toute-puissance. Elle est totale, imparable et implacable. « Le ski extrême, explique Jean-Marc Boivin (36 ans), c'est plus risqué [que l'alpinisme en solo intégral] parce que plus aléatoire. Il suffit d'un petit centimètre de neige sur de la glace dans un virage, et on va en bas, c'est radical ». (*Libération*, 18 août 1988). Le destin frappe de plein fouet, impeccablement, sans hésitation, la mort fait un carreau parfait sur la vie. L'athlète est impuissant, il n'est plus aux commandes, un suicide forcé en quelque sorte, totalement déresponsabilisant ! Ces pratiques qui s'extrémisent ne promeuvent-elles pas des « modes d'emploi » modernes, « branchés » du suicide ? N'y a-t-il pas une « sportivisation du suicide », comme le pense Jean-Marie Brohm ?¹⁰ Récemment, un désespéré de 26 ans ne s'est-il pas donné la mort « d'une façon spectaculaire [...] en retirant brusquement son parachute avant de se jeter dans le vide depuis un avion

10. Jean-Marie Brohm, « Du sport suicidaire au suicide sportif », *Quel Corps ?*, n° 25 (« La guerre olympique »), juin 1984. Sur les tendances suicidaires de la compétition sportive et de la course à l'extrême. Voir également : Patrick Baudry, *Corps, mort et problématiques suicidaires*, Thèse d'État en sociologie, 6 juin 1989 (sous la direction de Louis-Vincent Thomas), Paris V, Sorbonne, 1989, chapitre 10 : « Sport mortifère et issue suicidaire » ; Jean-Marie Brohm, « La violence suicidaire du sport de compétition : compétition suicidaires et suicides compétitifs », *Approche*, n° 60 (« Violences suicidaires »), 4ème trimestre 1988 ; « Urgences sportives : l'extrême limite », *Actions et Recherches Sociales*, vol.27, n° 2 (« L'urgence »), juin 1987 et « Figures sportives de la mort », *Quel Corps ?*, n° 30-31, (« Sociologies du sport »), juin 1986.

effectuant un lâcher, à 3 000 mètres d'altitude. [...] Au domicile du jeune homme les gendarmes ont trouvé une lettre dans laquelle le désespéré indiquait son intention de mettre fin à ses jours de cette manière ». (*Le Monde*, 10-11 septembre 1989).

Dans tous les cas, les « allumés de la fun aventure » ne jouissent-ils pas des effets d'une sorte de suicide Canada Dry ? Ça ressemble à un suicide, ça a le goût d'un suicide, mais ... le candidat s'élançait sécurisé, réconforté, poussé par la certitude qu'il sera nécessairement sauvé, repêché, retenu. Un simulacre de suicide, un suicide pour essayer, « pour rire » et pour ensuite en rire. Les adeptes du « Benji » par exemple se jettent dans le vide, tête la première, un élastique salvateur, hyper-résistant solidement attaché aux chevilles. « Le jeu consiste à s'approcher le plus près possible du sol, la tête en bas », explique un des « hommes oiseaux-yo-yo ». Le 25 juin 1987, un jeune Néo-Zélandais s'élançait du 2^{ème} étage de la Tour Eiffel (115 m), « sa chute a été stoppée à 2,50 m du sol » (*Le Monde*, 27 juin 1987). Si l'on plonge vers l'abîme, c'est la vie qui, finalement, advient comme au ralenti pour rebondir à quelques centimètres de ce qui aurait dû être l'impact mortel. « C'est une impitoyable épreuve de vérité, explique Nicolas Hulot [« Monsieur aventure »], même pour des spécialistes de l'Himalaya, de grands sportifs. Juché sur un parapet de cinquante millimètres à 200 m au-dessus du vide, c'est l'horreur totale, la situation du funambule qui a raté le fil. Les initiés parlent de peloton d'exécution, de petite mort, de renaissance. Et de soulagement total quand l'élastique retient, amortit la chute finale ! Alors commence le plaisir, on a grandi »¹¹.

Tous ceux qui se précipitent vers l'extrême le savent, l'accident mortel fait partie du jeu, du pari, il peut surgir à tout moment, très vite, à cause d'un « presque rien », d'un détail, d'une infime erreur, mais ils s'y sont tellement accoutumés, ils ont sondé tant de zones à hauts risques, testé tant de situations périlleuses qu'ils n'y pensent qu'en filigrane. Comme s'ils étaient dès lors immunisés, protégés. « Risquer ma vie, déclare Éric Escoffier (« sprinter des cimes »), c'est un aspect accessoire de l'aventure, [car] indissociable » (*Libération*, 18 août 1987). Les professionnels des rendez-vous manqués avec la mort arrivent parfois à l'heure et meurent par inadvertance. « L'accident était imprévisible. C'était une démonstration, nous l'avions déjà faite [...], d'autres personnes avaient effectué le saut [...]. En fin de matinée, Marie-Jo s'accroche à un élastique amarré à la nacelle d'une

11. Sylviane Mondet, « Les adeptes du grand frisson », *Le Journal du Dimanche*, 13 août 1989.

grue. Le "jeu" est simple, la nacelle remonte alors que Marie-Jo Valençant est retenue au sol par des amis. Quand l'élastique est assez tendu on la lâche, ce qui la propulse dans les airs [...]. Mais dimanche à Valence, une erreur est commise, Marie-Jo est retenue trop longtemps au sol pour son poids, l'élastique est trop tendu. Et quand, enfin, on lâche la jeune femme, elle s'élève d'une quarantaine de mètres, jusqu'à la nacelle qu'elle heurte violemment ! Elle décédera quelques heures plus tard [...]. Trois semaines plus tôt son mari trouvait la mort, lui aussi, dans un exercice périlleux. Il escaladait une falaise dans les Cévennes. Patrick Valençant était le précurseur du "ski de l'impossible", ses descentes effectuées sur des pentes abruptes ». (*Le Parisien*, 5 avril 1989).

C'est une mort pickpocket qui opère, une détrousseuse professionnelle qui déleste de la vie en toute discrétion, en douce, incognito. La mort fait un tour de passe-passe avec la vie.

« L'AVENTURIER EST MORT, VIVE L'AVENTURE ! »¹²

L'aventure sportive tolère sans s'émouvoir outre mesure un certain pourcentage de pertes humaines, elle digère ses morts et les incorpore pour en sortir revigorée, ragaillardie au terme notamment d'une manucation journalistique. La mort, même mal venue, est récupérée pour renforcer le mythe, raffermir et glorifier l'aventure, lui donner de la consistance, de l'épaisseur, la rendre crédible. Le drame est accepté, voire souhaité (et provoqué) parce qu'il est « la marque d'une épreuve difficile, le tribut sans lequel on ne peut créer une aventure moderne fondée sur l'exploit physique [...], parce que le drame grandit l'exploit des autres, de ceux qui ont survécu »¹³. Les échecs dramatiques, les ratés mortels de leurs compagnons bénéficient aux rescapés, aux survivants, tous ceux qui passent sans que ça casse. La mort des uns, surtout si elle est prestigieuse, légitime, amplifie, magnifie la victoire de ceux qui en réchappent.

La mort consacre l'aventurier, lui donne ses lettres de noblesse, elle est, comme le note Patrick Baudry, « une manière de signer une

12. Titre de l'article de Jacques Bussillet, (dans *Moto Journal* du 23 janvier 1986) commentant la mort de Thierry Sabine, le père du Paris-Dakar : épreuve qui avait alors à son actif plus de 25 décès officiellement recensés : cf. « Plus long, plus dur », Chronique d'une boulimie nécrophage », *Quel Corps ?*, n° 37 (« Paris-Dakar : Massacre sponsorisé »), janvier 1989.

13. « L'aventure aujourd'hui : 10 ans de Paris-Dakar », *Grand Reportage*, janvier 1988.

vie extrême », « une sorte de preuve d'une carrière exceptionnelle », la marque d'un « destin exemplaire ». L'investissement a été total, sans faux-semblants. La mort vient signifier après coup qu'il n'y avait pas de bluff, de trucages, d'arnaque, que la passion était bien réelle et sans faille. « Je veux vivre, vivre à en crever », déclare l'alpiniste Jean-Marc Boivin (*Télérama*, 14 décembre 1988). Qu'il meure en pleine ascension et la preuve sera donnée qu'il avait vécu intensément¹⁴ !

Commentant le décès de Thierry Sabine, « le talentueux organisateur d'une hécatombe mécanique » (Roger Cans), le journaliste Jacques Bussillet concluait : « Il est mort en plein désert. Il l'avait souhaité. Il est mort de cette soif inextinguible des hommes de sa trempe : la soif de vivre » (*Moto Journal*, 23 janvier 1986). Dès lors, s'ils partent toujours « trop tôt », les « conquérants de l'inutile » le font « heureux et accomplis », « heureux et triomphants » ! « Même si leur disparition est bouleversante [ils] sont morts en accomplissant ce qu'ils avaient envie de réaliser »¹⁵. Leur mort est alors honorable. Ils meurent en beauté, non pas chichement, petitement, mesquinement. En disparaissant l'aventurier emporte avec lui le souvenir d'une échappée peu commune, exceptionnelle, d'une aventure qu'il ne peut ni ne veut partager, dont il restera éternellement l'unique dépositaire, le seul à avoir joui de l'exclusivité : « Les plus belles aventures » ne sont-elles pas « au cimetière, uniques et secrètes ? » (*Libération*, 14 août 1987).

La mort de l'aventurier s'oppose à la mort pantouflarde, à la mort père, elle est originale, extraordinaire, hors du commun, voire publicitaire. L'aventurier est destiné à connaître une fin brillante, spectaculaire, à la hauteur de son investissement ! Dès lors, comme s'en émeut Pierre-Yves Gravier dans *Le Monde*, « il y a des morts qui devraient être interdites à ceux qui ont fait reculer les limites de l'impossible ». Ce sont les morts banales, anodines, ternes qui dépareillent

14. Ce « surdoué du risque », ce « professionnel du vide » décédera deux ans après cette déclaration, à l'âge de 39 ans. Le 18 février 1990, en effectuant un saut de base-jump au-dessus des chutes du Salto del Angel (980 m, Venezuela) pour le compte de l'émission télévisée *Ushuaïa* (« Le magazine de l'extrême »), « l'homme oiseau » ratera « la petite piste d'atterrissage ouverte dans la jungle » et s'écrasera sur les arbres. Ils n'étaient alors qu'une poignée à pratiquer en France ce sport à « haut risque ». « C'est un accident stupide, déclarera un de ses proches, Jean-Marc Boivin avait réalisé dix mille fois le même genre d'exploit. Souvent dans des conditions plus périlleuses » (Voir *Libération* du 21.02.1990 : « Boivin, un sort trop saut », p. 26).

15. « Les risques de l'aventure », *Libération*, 12 janvier 1988.

avec les exploits passés et à venir : « se planter » à la manière d'un débutant, d'un « blaireau » est une mort imméritée, déplacée, car ridicule et sans envergure. « Comment ne pas être choqué par la chute de 40 mètres [seulement !] dans une paroi-école des Cévennes, de Patrick Valençant, lui qui avait voué sa vie à la recherche de la verticalité extrême dans les parois les plus difficiles du monde ? Comment le sort peut-il infliger une fin en si totale contradiction avec les exploits réalisés et les aspirations d'un homme qui avait défié avec succès des parois rocheuses et neigeuses infiniment plus dangereuses ? » (*Le Monde*, 1er janvier 1989). L'aventurier aurait-il raté sa sortie ?

La mort qui surgit au cœur de l'événement est alors le tribut à payer à l'aventure, une sorte de péage, un dû, l'addition finale, « le prix de ma passion » disait Thierry Sabine. Elle fait partie du « contrat risque-plaisir ». Sans sa présence, l'aventure n'est plus rien, elle est fade, perd toute sa saveur, toute vérité et tout intérêt : « Le parfum de l'inconnu sent [alors] l'eau de rose ». « Où est passée l'aventure ? », s'interroge Olivier Perétié dans le *Nouvel Observateur*, à propos de la version 1989 du Paris-Dakar : « Raccourcissement des étapes », « disparition des camions de la course [...]. Si la traversée du Sahel [...] se passe enfin sans drame, si les concurrents évitent de mourir sur la piste, ce qu'on leur souhaite de tout cœur [sic], le 11ème Paris-Dakar n'aura pas du tout le goût de l'ivresse »¹⁶. Plus de morts « regrettables », pas de rasade d'hémoglobine pour s'enivrer, une disette d'événements macabres pour les draculas de l'information et l'aventure se réduit à une banalité, c'est de la gnognote !

Ainsi, pour Jean-Marc Boivin, la « vraie » aventure consiste à « exposer sa vie » : « Dès l'instant où on ne met pas sa vie en jeu, l'aventure perd toute sa saveur [...] c'est comme jouer à la roulette russe avec des caramels, ça manque d'intérêt. Il faut vraiment mettre sa vie sur la table » (*Libération*, 18 août 1987). Le pur aventurier est constamment un mort en sursis, jouant sa vie à quitte ou double, la remettant sans cesse en jeu jusqu'à l'ultime banco. Pour se sentir exister, il lui faut sentir « le souffle d'or de la mort ». Le guide italien Stefano De Benedetti, « le skieur extrême des skieurs extrêmes », « le skieur du super-impossible », n'entre en effervescence que lorsque la certitude de mourir est au bout de la faute, lorsque toute erreur est impardonnable : « Un couloir à soixante degrés avec une aimable cuvette en bas, ça ne m'impressionne pas, explique-t-il. Mais si le couloir domine une barre rocheuse de cinq cents mètres de haut, ça m'excite ! »

16. « Un Dakar à l'eau de rose », *Le Nouvel Observateur*, 5-11 janvier 1989, p. 53.

(*L'Équipe Magazine*, 21 juin 1986). Les « sportifs de l'impensable » risquent leur vie dans un « suicide ordalique » tel que le définit Louis-Vincent Thomas : « Le sujet engage un pari particulièrement dramatique : "Si je réussis mon acte, c'est que je devais vraiment mourir" ; dans l'éventualité contraire, "c'est que je dois vivre" »¹⁷.

Pour honorer l'aventurier décédé, presque pour le remercier du plus qu'il offre à profusion, ou pour soi-disant conjurer le sort, mais plus prosaïquement pour empocher les lauriers et les retombées financières d'une victoire qui lui échappe à tout jamais, l'aventure doit se poursuivre, la course folle reprendre de plus belle. Surtout ne pas s'arrêter et prendre le temps de la réflexion. N'oublions jamais que la course à l'abîme, le massacre est toujours sponsorisé, télévisé et rediffusé, bénéficiant même des grâces du ralenti, toujours commenté avec emphase, voire complaisance. Le spectacle doit se poursuivre. Au Grand Prix d'Allemagne moto de 1989, par exemple, le pilote vénézuélien Ivan Palazzese « chute sur le bitume, il se lève et relève sa bécanne pour continuer ». Un concurrent alors « le percute à fond la caisse, le choc le projette en l'air [...]. Le peuple des motards dans les gradins siffle la mort qui s'en va dans l'ambulance puis se tait ; puis s'enflamme à nouveau. C'est le Grand Prix. Afin de chasser le nuage sombre de la tragédie [Espagnols, Allemands, Japonais et Belges] se tirent une bourre d'enfer ». Le final sera carrément « étourdissant »¹⁸.

Les aventuriers cherchent à donner un sens à leur mort, essayent d'échapper à l'angoisse de la mort, en mourant dignement, en conquérants, en affrontant et en provoquant l'impossible, « histoire de voir si c'est possible ». À ce stade de difficultés extrêmes, ils deviennent des « supers-techniciens du risque », des pros de l'aléa. Leurs maladresses sont dès lors inexcusables, leurs fautes techniques inacceptables, la sanction se paie cash. Le trompe-la-mort a fait une erreur, même infime, et il ne la refera plus. Aucun match retour n'est prévu. Comme l'écrit Fred Beauchêne (« profession : véliplanchiste-aventurier ») dans un « plaidoyer pour les casse-cou » : « Chacun d'eux joue à chaque fois sa balle de match » (*Paris Match*, 25 septembre 1987).

La mort de l'aventurier est autistique, nombriliste, elle résulte d'un « narcissisme exacerbé ». Même si elle s'offre en spectacle, en exemple (par médias interposés), elle n'est ni généreuse, ni philanthropique. Cette « valorisation de l'autosuppression dans un perpétuel

17. Voir Louis-Vincent Thomas, *Mélanges thanatiques. Deux essais pour une anthropologie de la transversalité*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 124.

18. « Hockenheim pleure et s'enflamme », *Libération*, 29 mai 1989.

dépassement des limites » n'est, comme le note Patrick Baudry, que « la logique "extrême" de la réalisation de soi »¹⁹. L'aventurier ne meurt pas « pour des idées », ni pour une cause mais pour une idée obsessionnelle et privée : sa passion égoïste et mortifère.

19. Patrick Baudry, « De la réalisation de soi à l'autosuppression », *Actions et Recherches Sociales*, vol. 24, n° 3 (« L'urgence sociale »), octobre 1986, p. 76.